

non pour l'accomplissement de quelque crime, mais pour s'interdire le larcin, le brigandage, l'adultère, le manque de parole; la négation d'un dépôt; que cela fait, ils se séparaient, puis se réunissaient de nouveau pour un repas commun entre les deux sexes (*promiscuum*), et cependant innocent; qu'ils avaient même cessé de le faire depuis l'édit par lequel, conformément à tes ordres, j'ai interdit les hétéairies. Je n'en ai senti que davantage la nécessité d'interroger par la torture deux femmes esclaves, auxquelles on donnait le titre de diaconesses (*ministræ*). Mais je n'ai trouvé chez elles rien autre chose qu'une superstition excessive. J'ai donc ajourné l'enquête, et je viens te consulter. La question m'a paru digne de t'être soumise, surtout à cause du grand nombre de ceux qui sont compromis. Une foule de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, sont dénoncées ou le seront bientôt. Car cette contagion superstitieuse a gagné non-seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes. Je crois cependant qu'on peut l'arrêter et la guérir. Il est certain que déjà les temples presque abandonnés sont de nouveau fréquentés; les cérémonies sacrées, longtemps interrompues, recommencent; on trouve à vendre les victimes pour lesquelles les acheteurs étaient très-rares. Aussi est-il facile de juger combien d'hommes pourront être ramenés de leur égarement, si l'on fait grâce au repentir. »

« Mon cher Secundus, répond l'empereur, tu as suivi la marche que tu devais, dans l'enquête au sujet de ceux qui t'étaient dénoncés comme chrétiens. On ne peut à cet égard rien statuer d'une manière générale, ni poser de règle certaine. Il ne faut pas les rechercher; quand ils sont dénoncés, il faut les punir; si pourtant un accusé nie qu'il

soit chrétien et confirme cette dénégation par des actes, c'est-à-dire en invoquant nos dieux, quelque suspect que soit son passé, pardonne à son repentir. Du reste, en aucun genre d'accusation, ne reçois de dénonciations anonymes; c'est un détestable exemple, et ce n'est plus de notre temps¹. »

Voyez comme et dans cette demande et dans cette réponse l'embarras est visible! Comme Pline, arrivant dans une province pleine de chrétiens, sait peu ce que c'est que des chrétiens! Comme il s'embourbe dans cette procédure, et comment, tout en envoyant les gens au supplice, il convient qu'il n'y voit pas clair! Quel étrange crime que ce crime d'entêtement; quel mal y a-t-il à s'entêter dans une chose en soi innocente? Voyez, d'un autre côté, si Trajan définit mieux ce crime insaisissable de christianisme; comme il se refuse à poser une règle, comme il laisse sans réponse des questions très-positives (celle par exemple qui est relative à l'âge); comme il est clair que l'un et l'autre tiennent les chrétiens pour les plus honnêtes gens du monde, et que cependant l'un et l'autre consentent, s'il le faut absolument, à mettre en croix les chrétiens. Ce dialogue entre Trajan et son proconsul ne vous semble-t-il pas assez analogue au dialogue entre Pilate et sa conscience ou même au dialogue entre Pilate et sa femme?

C'est du reste ce qui peut expliquer la diversité de langage des documents chrétiens au sujet de Trajan et de ses successeurs, Hadrien, Antonin, Marc Aurèle lui-même, quoique celui-ci soit certainement sur les limites du fanatisme persécuteur. Aux yeux de certains des Pères, l'Église

¹ Pline, *Ep.*, X, 97, 98.

aurait presque à remercier ces princes de leur tolérance¹. D'autres Pères cependant, et surtout de nombreux actes de martyrs qu'il est impossible de révoquer en doute, protestent contre ces éloges et nous montrent ces princes moins purs qu'on ne voudrait les faire de sang chrétien.

Ce dissentiment s'explique et par la pénurie des documents et par le caractère équivoque de la persécution de Trajan. L'Église au sixième siècle était, à certains égards, plus mal renseignée que nous sur son passé. Les écrits étaient rares, et ceux qui existaient n'étaient pas dans toutes les mains; ce qu'une Église avait gardé de ses souvenirs ne devenait pas par la presse le patrimoine de toutes les Églises. Que, dans cette obscurité, la persécution de Trajan, équivoque et embarrassée; inactive quand le peuple et les délateurs se taisaient, se réveillant quand le peuple se réveillait, et lui jetant quelques victimes; menaçante dans telle province, inconnue dans telle autre, ait été ignorée de trois ou quatre Pères de l'Église, indulgents pour le grand nom de Trajan, il n'y a pas là de quoi s'étonner.

Nous pouvons cependant reconnaître quelques-unes de ces alternatives de proscription ou de paix. La paix est donnée sous Nerva. Dans les premières années de Trajan, la persécution éclate; non pas générale, ni ordonnée par le prince, mais locale, tumultueuse, excitée de ville en ville

¹ Lactance, après avoir parlé de Domitien et de la paix qui suivit sa chute, « non-seulement, ajoute-t-il, l'Église fut rétablie en son premier état, mais elle eut plus de splendeur et de beauté; pendant les âges qui suivirent et qui virent le gouvernement entre les mains de sages princes, elle n'eut pas d'hostilité à souffrir. » Tertullien, plus exact, dit seulement : « Ces lois que vous nous opposez ont été mises en usage contre nous par des princes impies, injustes, vains, insensés. Trajan les a en partie annulées en défendant de rechercher les chrétiens » Lact., *de Mortib. persec.*, 3; Tertull., *Apolog.*, 5.

par la violence du peuple païen¹. C'est ainsi que périt Domitille, déjà exilée. Ramenée à Terracine, enfermée dans une chambre avec deux vierges ses compagnes, le peuple met le feu à la maison; et le lendemain on trouve les trois vierges prosternées à terre, les bras étendus dans l'attitude de la prière, étouffées par la fumée, mais leurs corps et leurs vêtements respectés par le feu (12 mai, an 100?). Clémens, l'évêque de Rome, dénoncé, dit-on, par une partie du peuple, aimé et défendu par une autre, est amené devant le préfet de la ville Mamertinus. Le préfet consulte l'empereur absent, et l'empereur se contente d'exiler; du reste, Clémens banni dans la Chersonèse Taurique, n'y devait pas attendre longtemps le martyre².

A ces actes de colère il semble que la paix ait succédé. Mais plus tard (107) la persécution se réveille; et, cette fois Trajan, vainqueur de Décébale et prêt à vaincre l'Orient, enorgueilli par sa gloire, prend à la persécution une part

¹ Eusèbe, III, 26.

² Il mourut la troisième année de Trajan (101), selon Eusèbe, qui ne parle pas de son martyre. Mais Rufin et Zozime l'appellent martyr (le 25 novembre dans la Chersonèse).

Autres martyrs au temps de Trajan :

A Rome : saint Évariste, pape, 26 ou 27 octobre 109. — Saint Valentin, évêque de Baga, en Espagne (selon d'autres, d'Intéramne, en Italie), 14 février. — Saints Maric et Apulée, à Rome, 7 octobre. — Sainte Rose et ses fils Platanus et Antiochus, à Sulci, en Sardaigne, 1^{er} septembre. — Saint Zacharie, évêque de Vienne, 27 mai. — Les sept larrons et la vierge Corcyra, à Corfou, 21 avril. — Saints Proclus et Hilarion, à Ancyre, 12 juillet. — Saint Hyacinthe, *cubicularius* de Trajan, et ses six compagnons, à Rome, 5 juillet. — Saint Ignace, évêque d'Antioche (Eusèbe, H III, 27, 50, 56). V. plus bas. — Saints Zozime et Rufus, à Philippes (Polyc. *ad Philipp.* et *apud Euseb.*, III, 35), 8 octobre 107. — Saints Nérée et Achillée, *cubicularii* de Flavia Domitilla, décapités à Terracine, 7 ou 12 mai. — Euphrosyne et Theodora, sœurs de lait de Domitilla, 12 mai. — Eutychès, Victorin et Maron, serviteurs de Domitilla, 15 avril.

D'autres martyrs appartenant, ce semble, aux dernières années de Trajan seront mentionnés, plus tard.

plus directe. « Maître du monde, il trouvait que les chrétiens seuls ne lui obéissent pas, et il était résolu à les soumettre¹. » Dans plusieurs cités à la fois, les pasteurs sont frappés, afin de disperser le troupeau. Astius est mis en croix à Dyrrachium (7 juillet 107) ; et, à la vue de cet évêque crucifié, sept chrétiens qui se sont enfuis de Rome pour éviter la persécution, séduits par l'attrait du martyre, se font connaître et périssent dans les eaux de la mer. L'évêque de Jérusalem, Siméon, le dernier survivant du temps apostolique, cousin du Christ, fils de Cléophas et de Marie, est proscrit et comme chrétien, et comme évêque, et comme descendant de David. Ce vieillard, plus que centenaire, est battu de verges pendant plusieurs jours, étonne les juges par sa patience, et finit par être mis en croix comme son maître².

Mais, parmi ces pasteurs qui ont donné leur vie pour leur troupeau, nul n'est plus célèbre et ne nous est mieux connu qu'Ignace, évêque d'Antioche. Nous avons entre les mains ses propres lettres et le récit de ses compagnons de souffrance. Ne changeons rien à ces pieux monuments du premier âge chrétien³.

¹ Actes de saint Ignace, 1.

² Hégésippe, *ap. Euseb.*, III, 26 (18 février 106).

³ Je m'attache au récit du martyre de saint Ignace, tel qu'il a été donné par D. Ruinart en 1689, et reproduit en dernier lieu par Hefele (*Patrum apostolic. opp.* Tubingue, 1855). La simplicité du récit, l'absence de longs discours et de développement suspects, enfin l'emploi du pronom *nous* en parlant d'Ignace et de ses compagnons, permettent d'y reconnaître l'œuvre originale de ceux-ci, et lui donnent un degré d'authenticité supérieur à celui des autres versions. Il en existe une traduction arménienne et le commencement d'une traduction syriaque (Cureton, *Corpus Ignatianum*, Londres, 1849), qui ne présentent, à ce qu'il paraît, que des différences de mots. Dressel (*Patrum apostolic. opp.*, Leipsick, 1857) publie deux récits concurrents à celui-ci, l'un (p. 551) qui s'accorde pour les faits principaux,

« Vers les premiers temps de l'empire de Trajan, Ignace gouvernait l'Église d'Antioche. » D'après son nom (Ignatius, Egnatius), on peut croire qu'il était citoyen romain. D'après une tradition plus touchante qu'elle n'est certaine, il aurait été juif et ce serait ce même enfant dont le Christ avait dit : « Celui qui s'humiliera comme ce petit enfant sera le plus grand de tous dans le royaume des cieux. » A cause de sa piété, on le surnommait Théophore, c'est-à-dire Porte-Dieu. Il avait été, avec saint Polycarpe, disciple de saint Jean, et il avait succédé à Évode, successeur lui-même de saint Pierre dans l'Église d'Antioche, la première Église de la Gentilité. « Il avait traversé bien des orages sous Domitien... et il se réjouissait maintenant de la tranquillité de son Église ; car la persécution était pour un moment apaisée ; mais il gémissait de n'avoir pas encore atteint la vraie charité envers le Christ ni la perfection du disciple véritable. Car la confession de foi qui se fait par le martyre lui paraissait le meilleur moyen de devenir semblable au Seigneur. Aussi, après avoir vécu quelques années dans son Église et servi comme de divin flambeau pour éclairer par la connaissance des saints livres l'esprit de chacun de ses disciples, il vit enfin ses vœux s'accomplir. »

« Car dans la neuvième année de Trajan (octobre 106 à

mais chargé de plus longs discours et semé de détails ou d'expressions peu admissibles ; l'autre (p. 568) inédit (*ex Cod. vatic.*, 866), en grec comme les deux premiers, copiant en partie le second, mais différent par la texture même du récit. Ainsi saint Ignace, au lieu d'être interrogé à Antioche par Trajan, condamné par lui et envoyé à Rome par son ordre, est envoyé à Rome par une autorité inférieure, et c'est à Rome qu'il comparait devant Trajan et le sénat. L'auteur de ce récit allonge encore, en le copiant, le dialogue entre l'empereur et le martyr. Il n'y a donc, selon moi, nulle comparaison à établir entre le premier récit et les deux autres ; celui-là seul est pleinement et assurément historique.

octobre 107¹) ce prince, fier de ses victoires sur les Daces, les Scythes et d'autres peuples, commença à ordonner aux chrétiens de sacrifier ou de mourir. Vers ce temps aussi il vint à Antioche, pressé d'aller combattre les Arméniens et les Parthes. Alors Ignace, généreux soldat du Christ, effrayé pour son troupeau, se fit de lui-même conduire devant le prince. Dès qu'il fut en sa présence : « Qui es-tu, mauvais démon (*κακὸς δαίμων*), dit Trajan, qui transgresses nos ordres et enseignes aux autres à les transgresser pour se perdre? — Personne, lui dit Ignace, n'appelle Théophore mauvais démon; au contraire les démons s'éloignent du serviteur de Dieu. Si tu veux dire que je suis mauvais envers les démons parce que je suis leur ennemi, tu as raison. Sujet du Christ, le roi céleste, je déjoue leurs complots. — Et qui est ce Théophore? demanda Trajan. — Celui qui porte le Christ dans son cœur. — Et nous, ne te semble-t-il pas que nous portons en nous nos dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis? — Tu as tort d'appeler dieux les démons que les nations adorent. Il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui a fait le ciel et la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent; et il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, fils unique de Dieu, au royaume duquel puissé-je avoir part! — Celui, veux-tu dire, qui a été crucifié sous Pontius Pilatus? — Oui, celui qui a crucifié avec lui mon péché et l'auteur de mon péché, qui a condamné l'erreur et la malice des démons et l'a mise sous les pieds de

¹ Je compte les années de Trajan à partir de son adoption par Nerva et de son admission à la puissance tribunitienne; autrement nous ne serions pas d'accord avec les indications de dates très-précises que nous allons lire à la fin des Actes. Les indications de Jean Malala sur l'époque de l'entrée de Trajan à Antioche, qu'il fixe à un jeudi 7 janvier (*Chron.* X), sont applicables à l'année 107. Cette année est aussi indiquée par Eusèbe.

quiconque porte le Christ en son cœur. — Tu portes donc en toi-même le Crucifié! — Oui, certes, car il est écrit : « J'habiterai avec eux et je marcherai avec eux. » — Trajan rendit cette sentence : « Nous avons ordonné qu'Ignace, qui prétend porter en lui le Crucifié, soit conduit enchaîné dans la grande Rome afin d'être la pâture des bêtes pour le divertissement du peuple. »

« Quand le saint martyr eut entendu la sentence, il poussa un cri de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, puisque vous m'avez honoré d'un si parfait amour, que vous me faites porter les fers avec Paul votre apôtre. » Après ces paroles, il reçut avec joie les chaînes dont on le chargea; il pria d'abord pour l'Église, la recommanda avec larmes au Seigneur, et comme un noble bœuf, chef d'un glorieux troupeau, se livrant à la brutale férocité des soldats, il se mit en route vers Rome où les bêtes devaient se repaître de sa chair¹.

« Avec cette même hâte de souffrir, il descendit d'Antioche à Séleucie, où il s'embarqua. Après bien des fatigues, il arriva à Smyrne. » Là, un accueil triomphant l'attendait. Ce n'était pas seulement l'évêque Polycarpe, disciple comme lui de saint Jean; c'étaient des ambassades envoyées sur sa route par toutes les Églises d'Asie. Des prêtres, des évêques, des diacres étaient venus d'Éphèse, de Tralles, de Magnésie, baiser les chaînes du martyr. Tout « en leur faisant part du don de Dieu, il leur demandait d'aider son entreprise de leurs prières; il demandait surtout à Polycarpe d'obtenir que la dent des bêtes le fit promptement disparaître pour apparaître plus tôt devant la face du Christ². »

¹ *Act. S. Ignat.*, 1, 2.

² *Act. S. Ignat.*, 5.